

L'entreprise était rude : elle nécessitait une grande finesse et surtout un profond esprit d'intrigues. De plus, cette mission dont les chefs du parti chargeaient le comte en le mettant en relief, lui donnait une importance d'autant plus grande qu'il devenait le seul chef réel du mouvement, non-seulement à Paris, mais dans toutes les villes de France ; le duc de La Force étant contraint d'aller rejoindre au plus vite M. de Rohan, et de déléguer ainsi au comte du Luc tous ses pouvoirs.

Le comte fut flatté de cette confiance que lui témoignaient les chefs les plus estimés de la religion. Il comprit toute la gravité des devoirs qui lui étaient imposés, et promit au duc le plus entier dévouement.

Celui-ci lui donna alors des instructions détaillées sur les moyens qu'il devait employer pour réussir, et lui remit plusieurs lettres pour des hommes influents dont le concours efficace lui était assuré.

Le capitaine Vatan, que le comte avait présenté au duc de La Force, s'engagea de son côté, moyennant une somme qui fut débattue entre lui et le duc, et qui lui fut immédiatement comptée, à servir le parti protestant pendant cinq mois ; à lever à ses frais une troupe de deux cent cinquante d'hommes résolus, toujours prêts à agir au premier signal, et de plus, à se faire le lieutenant du comte du Luc et à aider de tout son pouvoir au succès de sa mission,

Le capitaine, en vieux routier qu'il était, exigea qu'il fût bien entendu que, si son engagement n'était pas renouvelé quinze jours avant l'échéance, le 22 février à minuit, jour et heure où cet engagement devait finir, il serait libre de servir le parti qui lui conviendrait le mieux ; et de passer dans ce parti avec tous les hommes dont il disposerait, sans que l'on eût aucun reproche à lui adresser.

Tout cela bien convenu, bien arrêté et surtout bien signé par les parties, le duc de La Force prit congé des deux gentilshommes et le soir même il quitta Paris.

Voici quel fut le point de départ de la métamorphose complète qui s'opéra dans la façon de vivre, dans les habitudes et presque dans le caractère du comte du Luc.

Si, pendant les premiers jours, il s'astreignit à jouer une espèce de comédie, peut-être bientôt, nous ne saurions l'affirmer, se laissa-t-il entraîner à jouer son nouveau rôle au naturel, et le sévère huguenot devint-il en effet un véritable raffiné.

Quoi qu'il en soit, et malgré les apparences frivoles dont il s'entourait, le comte du Luc, avec une habileté que l'on aurait été loin de supposer chez un homme complètement ignorant des trames diplomatiques, avait trouvé le moyen de mener de front ses affaires et ses plaisirs et de s'acquitter de sa mission avec un succès beaucoup plus grand que lui-même n'avait osé l'espérer.

Voici le résumé succinct de ce qui s'était passé pendant les deux mois qui séparent la première partie de cette histoire de la seconde.

Plusieurs événements de moindre importance avaient eu lieu encore, mais, quant à présent, nous les passons sous silence, parce qu'ils s'expliqueront d'eux-mêmes dans la suite de ce récit que, maintenant, nous allons reprendre.

III

OU IL EST PROUVÉ, UNE FOIS DE PLUS, QUE LE SEUL MOYEN DE BIEN ENTENDRE C'EST D'ÉCOUTER.

Tout en causant, les deux gentilshommes avaient descendu la vieille rue du Temple ; ils se trouvaient à l'angle de la rue des Poulies, lorsque tout à coup le capitaine fit un vif mouvement de surprise qu'il réprima aussitôt.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? lui demanda le comte.

— Rien ; ou plutôt si..., répondit l'aventurier. Je me rappelle à l'instant même que j'ai une course importante à faire ici, à côté, et ma foi ! puisque je me trouve dans le quartier, je veux profiter de l'occasion.

— Bon ! quelque belle éplorée sans doute à consoler, dit Olivier en ricanant.

— Oh ! fit le capitaine en retroussant sa moustache d'un air vainqueur, vous ne le croyez pas !

— Non, si peu ! c'est-à-dire que j'en jurerais. Allez à vos affaires, mon cher capitaine, souvenez-vous seulement que nous avons rendez-vous, à dix heures, ce soir, chez Double-Épée.

— Oh ! je vous aurai rejoint avant cela. Est-ce que vous ne comptez pas dîner à la chère Licorne ?

— Je ne sais trop. Je vais descendre tout doucement jusqu'au Port-au-Foin, et de là je suivrai, le long de la rivière, peut-être jusqu'au Pont-Neuf. Dans tous les cas, il est probable que vers cinq ou six heures je serai chez Double-Épée. Si vous voulez dîner avec moi, tout à votre service, mon cher.

— Je ne dis pas non.

— Comme vous voudrez ; seulement je ne vous attendrai pas.

— C'est cela, au revoir !

— Au revoir, cher ami.

Ils se séparèrent.

Le comte du Luc continua à descendre nonchalamment la rue Vieille-du-Temple. Le capitaine, au contraire, tourna rapidement le coin de la rue des Poulies.

Aussitôt qu'il eut quitté son ami, le capitaine rabaissa sur ses yeux les ailes de son feutre, s'enveloppa jusqu'au nez dans les plis de son manteau et commença à faire de telles enjambées qu'un cheval au trot aurait eu certes de la peine à le suivre.

La rue des Poulies était assez déserte. A part quelques bourgeois qui rasaient d'un pas hâtif les maisons et un cavalier qui remontait la rue, le capitaine s'y trouva à peu près seul.

— Voilà mon homme ! murmura l'aventurier de ce ton gouailleur dont il avait l'habitude. Corbieux ! cette fois je saurai où il va, ou le diable m'emporte !

Il ralentit alors sa marche et régla son pas sur celui du cavalier, de façon à ne pas laisser soupçonner à celui-ci qu'il était suivi.

Le comte du Luc s'était donc trompé en supposant que le capitaine le quittait pour se rendre à un rendez-vous d'amour.

Les deux hommes marchèrent ainsi assez longtemps à la suite l'un de l'autre ; le cavalier, la tête baissée, laissant presque marcher son cheval à sa guise, ne semblait avoir aucune hâte d'atteindre le lieu où il se rendait.

Ce cavalier était de petite taille, d'apparence presque enfantine, et, malgré la longue épée dont la pointe apparaissait sous son manteau qui, entre parenthèse, l'enveloppait jusqu'aux yeux, on l'eût plutôt pris pour un page que pour un homme fait.

En arrivant à la place Royale il s'arrêta et sembla chercher quelqu'un ou quelque chose autour de lui.